

gewöhnlich mit dem Namen „Verbum“ zusammengefaßt, weil man bei ihrer Benennung an die Gleichheit der Form (Flexion) denkt. Diese Gleichheit der Form trifft aber nur für einen Teil dieser Wörter zu. So sind z. B. „das Leben“ und „leben“ beides Zustandswörter, wenn man sie von der semantischen Seite aus betrachtet; syntaktisch gehen sie aber auseinander: das erste ist ein Substantivum, weil es als Subjekt und Objekt im Satze erscheinen kann, das andere aber nenne ich ein Verbum, weil es nur als Prädikat im Satze auftreten kann. Die Benennung „Verbum“ kommt also nur einem Teile der Tätigkeits-, Vorgangs- und Zustandswörter zu. Bekanntlich hat das Idg. sich eine besondere Form adjektivischer Zustandswörter geschaffen, d. h. Zustandswörter, die in der Attribution auftreten: das sog. Partizipium, z. B. „hassend“, während „gehässig“ ein adjektivisches Eigenheitswort ist.

Zum Schluß füge ich noch der Vollständigkeit wegen an, daß in der Semasiologie noch zu behandeln sind: die Umstandswörter, welche auf die Grade, Arten und Umstände von Eigenheiten, Zuständen, Vorgängen und Tätigkeiten der Umwelt (Gesamtkategorie „Merkmal“) hinweisen, die Verhältnisswörter, welche auf die Verhältnisse zwischen Gegenständen und Tätigkeiten, Vorgängen, Zuständen der Umwelt zeigen, und endlich die Bindewörter, welche als einzige Kategorie nicht in die Umwelt, sondern in die Innenwelt weisen, d. h. gedankliche Verknüpfungen von Erscheinungen der Umwelt ausdrücken. Dagegen gehören die Beziehungswörter (wie z. B. das „à“ in dem franz. Satze „je donne le livre à mon ami“), die keinerlei kategoriale Meinung haben, als ein syntaktisches Beziehungsmittel in die Syntax.

INFLUENCE DE LA FONCTION DE LA LANGUE LITTÉRAIRE SUR LA STRUCTURE PHONOLOGIQUE ET GRAMMATICALE DU TCHÈQUE LITTÉRAIRE

PAR BOHUSLAV HAVRÁNEK.

La langue tchèque possède une longue tradition littéraire, la plus longue — si l'on excepte le slave d'église et son évolution sur le sol russe — parmi les langues slaves¹⁾; il y a, datant du début même du XIV^{ème} siècle, une abondante littérature, écrite en une langue qui présuppose un assez long

¹⁾ Cf. MURKO, Deutsche Literaturzeitung 1914, pp. 3144 sqq., HJER, Revue des études Slaves I, 1921, pp. 54 sqq.; il faut, bien entendu,

emploi littéraire²⁾, attesté effectivement par quelques fragments de la fin du XIII^{ème} siècle ainsi que par des chants et hymnes religieux partiellement encore plus anciens. D'autre part, le tchèque littéraire n'étant jamais devenu exterritorial comme le slave d'église, et l'évolution de la culture tchèque ayant été, d'une façon centraliste à l'excès, liée au développement de la ville de Prague, capitale du pays, le tchèque littéraire constitue un excellent objet d'étude pour voir la manière dont se différencient la langue littéraire et la langue populaire; ajoutons qu'on peut ici, mieux que nulle part ailleurs, chez les Slaves, confronter ces deux langues, qui n'ont jamais cessé d'être en contact étroit.

On ne peut nier, en ce qui concerne le tchèque, que ce soient les conditions politiques et économico-sociales³⁾ qui aient fait du dialecte du centre de la Bohême la base de la langue littéraire, et ce justement pendant la dernière période, la plus glorieuse, de la dynastie des Přemyslides. Il serait plus exact de dire que la langue littéraire est sortie de la langue du centre citadin de leur règne et de l'église⁴⁾; il est permis d'admettre que le langage parlé dans la ville de Prague était dès alors plus différencié et compliqué que ce n'était le cas pour ses environs.

On ne saurait toutefois aucunement prétendre que la langue littéraire se différencie de la langue courante de Prague uniquement par le caractère archaïsant de la première; on ne peut identifier le tchèque littéraire, sans plus, avec un stade antérieur déterminé du dialecte local, pas même pour ce qui est du système phonologique et grammatical, et encore moins pour le vocabulaire, qui est créateur sans arrêt et qui, en comparaison avec celui de la langue populaire, conservateur dans l'ensemble, apparaît nettement novateur. La marque différentielle principale d'une langue littéraire ne consiste pas dans un caractère conservateur.

C'est surtout le vocabulaire d'une langue littéraire dont les différences saillantes d'avec celui de la langue popu-

distinguer des débuts de la langue littéraire ceux de la période des témoignages accidentels de la langue tchèque, période qui commence à la fin du X^{ème} siècle (cf. TRÁVNÍČEK, Příspěvky k dějinám jazyka českého 1927, pp. 33 sqq.).

²⁾ Cf. TRÁVNÍČEK, Zeitschrift für slavische Philologie 4, 1927, 473.

³⁾ Cf. M. WEINGART, O politických a sociálních složkách v starších dějinách spisovných jazyků slovanských, zvlášť církevněslovanského. Sborník věnovaný Jar. Bidlovi (Mélanges Bidlo), Prague 1928, p. 178.

⁴⁾ Du « dialecte de culture », lequel constitue la base de la formation d'une langue littéraire, ainsi que le souligne avec raison LEHR-SPŁAWIŃSKI dans le Przegląd powszechny V, 1926, 322 sqq. (Problem pochodzenia polskiego języka literackiego); LARIN, dans un article intitulé

laire ne sauraient être expliquées par le caractère conservateur de la première. Les différences de lexique que l'on peut constater dans le tchèque littéraire et d'ailleurs aussi, dans toute langue littéraire évoluée, sont surtout les suivantes: une langue littéraire possède des termes pour des notions ignorées d'une langue populaire, en particulier pour les idées générales et abstraites, elle possède des mots différenciés avec plus de précision et de spécialisation et des mots au sens unique plus souvent [ils ont une tendance aux mots-concepts⁵], mais par contre elle se voit limitée en matière d'expression fortement affectives par la censure qu'exercent l'intelligence et les convenances sociales.

Les raisons de ces différences sont claires: elles résident dans la fonction spéciale d'une langue littéraire. Etant l'objet d'exigences accrues par rapport à celles d'une langue populaire, chargée d'exprimer la civilisation ainsi que la vie intellectuelle, les résultats de la pensée philosophique et religieuse, scientifique, politique et sociale, juridique et administrative⁶, et ce non seulement pour des fins pratiques, mais en vue d'un enseignement technique et de la codification, la langue littéraire a vu son lexique s'étendre considérablement et s'intellectualiser. Le choix plus minutieux et plus sévère des mots, qui est cause de la différenciation de ces derniers, est déterminé par le mode d'expression linguistique: il s'agit en majeure partie de manifestations écrites ou au moins du langage monologué et continu, destiné au public le plus étendu: dans ce dernier cas, l'expression linguistique doit être relativement complète, se trouvant moins complétée par la connaissance de la situation et par des procédés de communication autres que linguistiques, mais on a la possibilité de mieux réfléchir aux éléments linguistiques et de les choisir; ces caractères sont encore renforcés dans les manifestations écrites, si bien que c'est dans celles-ci mêmes que se trouve accrue l'importance des éléments linguistiques, pour lesquels et l'auteur et le lecteur disposent de plus de temps et de calme.⁷) Tout cela aboutit à une finalité plus consciente dans une langue

« O lingvističeskom izučeníi goroda », dans *Russkaja reč*, III, 1928, 61 sqq., fait ressortir l'importance des dialectes citadins pour la formation des langues littéraires.

⁵) Dans une conférence intitulée *Ob izučeníi literaturnych jazykov*, et publiée dans *Učenyja zapiski Kazan. universiteta* 1914, 3, p. 10 sqq., BOGOEUBOV, pousse cependant trop loin l'identification des *mots* et des *concepts* dans les langues littéraires.

⁶) Cf. TROUBETZKOY, *K probleme russkogo samopoznanija* 1927, p. 54 sqq.

⁷) Cf. les caractères du langage monologué et du langage dialogué chez JAKUBINSKI, *O dialogičeskoj reči*, *Russkaja reč* 1, 1923, 96—194.

littéraire. Le fait qu'une langue littéraire tend à devenir une marque d'un groupe social déterminé établit une censure des expressions affectives de quelque force.

Les différences fonctionnelles dans le lexique d'une langue littéraire ne font pas qu'étendre le vocabulaire de celle-ci, elles agissent aussi sur la structure du lexique, ainsi qu'on l'a déjà indiqué; souvent aussi, elles créent certaines catégories de mots (de dénomination) ou en favorisent l'extension et en détournent le sens: par ex. la substantivisation des actions verbales, qui a trouvé son type, au point de vue formel, dans les substantifs verbaux tchèques en *-ní* ou *-tí* (*slyšení, žádání, žiti*), qui se rencontrent infiniment plus nombreux que dans la langue populaire chez ŠTÍTNÝ, chez BLAHOŠLAV, dans la BIBLE KRALICKÁ, chez KOMENSKÝ⁸), etc., ou bien chez le poète moderne OTAKAR BŘEZINA⁹), ce sont surtout les substantifs verbaux pas tout à fait substantivés que l'on n'emploie que dans la langue littéraire¹⁰); par ex. encore les adjectifs du sens des adjectifs latins en *-bilis* (*visibilis, invisibilis*), qui, constituant un besoin particulier de la langue littéraire, ont été recréés par le tchèque littéraire dès ses premiers débuts, avec un certain effort, à l'aide d'éléments divers, avant qu'il n'en fût arrivé à un type formel spécial, mais limité à la langue littéraire (adj. en *-telný, viditelný*)¹¹).

Il est absolument évident que le lexique d'une langue littéraire dépend de la fonction de celle-ci; la question de savoir comment cette fonction agit sur sa structure phonologique et grammaticale présente plus de complexité et moins d'évidence. Je me propose de montrer l'existence, là aussi, d'un rapport de dépendance, à l'aide de quelques particularités du tchèque littéraire.¹²)

⁸) Cf. VONDRÁK, *Vývoj současného spis. čes. jazyka* 1926, 23; OBERPFALCER, *J. A. Komenského milý a milostný jazyk mateřský* 1921, 61.

⁹) Cf. O. FISCHER, *Březinův rým* dans le « *Tvar* » 3, 1929, 68 sqq.

¹⁰) Dans la langue populaire il n'y a que des substantifs verbaux tout à fait substantivés, par ex. *spaní*. — Cf. cette distinction faite par VINOKUR dans son article intitulé « *Glagol i imja* dans le *Russkaja reč* » III, 1928, 80 n. — D'après KARCEVSKIJ, en russe c'est aussi le langage populaire qui ne fait jamais usage de substantifs verbaux ayant une valeur transposée et dont la forme est souvent empruntée au slave d'église cf. Karcevskij, *Système du verbe russe* (1927) p. 158.

¹¹) Cf. mon article sur les adjectifs de cette valeur dans les langues littéraires slaves, *Slavia* VII, 1929, 766 sqq.

¹²) Cf. ma conférence *O funkcí jazyka spisovného*, faite au I^{er} Congrès des professeurs tchécoslovaques de philosophie, de lettres, de grammaire et d'histoire à Prague 1929 et publiée dans le *Sborník přednášek pronesených na I. sjezdu čsl. profesorů filosofů, filologů a historiků* 1929, où je traite un peu plus en détail de ces différences fonctionnelles du lexique

I.

Le système phonologique du tchèque littéraire ni ne concorde avec le système actuel du tchèque courant et populaire, ni n'est simplement l'image d'un stade antérieur de la langue populaire de Prague ou du centre de la Bohême; la langue littéraire a échappé à certains changements qui ont atteint le parler courant à partir de la fin du XIV^{ème} siècle tandis qu'elle a subi d'autres changements parfois plus récents.

La langue littéraire ne connaît pas la diphtongaison de *i* long ouvert¹³⁾ (*y* long originaire [= russe *ы*] et *i* long après *c*, *z*, *s*) en *ej* (langue pop.: *pejcha*, *dobrej*, *cejn*, *zejskat*, *sejto*; langue littér.: *pýcha*, *dobrý*, *cin*, *získat*, *síto*), changement qui était clairement en cours aux environs de 1400 et avait même commencé plus tôt; la langue littéraire ne change pas non plus *e* long en *i* long (langue pop.: *dobrýho*, *mýň*, *dýl*, *líp*; langue littér.: *dobrého*, *měně*, *děle*, *lépe*), changement qui remonte, dans la langue populaire, au moins au XV^{ème} siècle.¹⁴⁾

Par contre, ont pénétré dans la langue littéraire, non seulement la fusion de *y* et de *i* après *c*, *z*, *s*, accomplie antérieurement à la diphtongaison de *i* long ouvert en *ej*, mais aussi les autres étapes de la fusion graduelle des deux voyelles *i* primitives : *i* ouvert après *š*, *ž*, *ř*, *j*, *č*, né postérieurement à la diphtongaison,¹⁵⁾ et la fusion encore ultérieure presque complète, en

de la langue littéraire tchèque. — C'est MEILLET qui, en traitant la nature spéciale à une langue littéraire dans un chapitre de son œuvre « Aperçu d'une histoire de la langue grecque (2^e éd. 1920, pp. 81 sqq.) que l'on est obligé de citer ici encore plusieurs fois, montre que c'est par le vocabulaire que les langues littéraires tendent à se caractériser (pp. 85 sqq.).

¹³⁾ hight-front-wide.

^{13a)} Cf. KAŠÍK dans les Listy filologické 41, 1914, 215.

¹⁴⁾ Il y a lieu de bien distinguer entre ce changement de *e* long en *i* (*y*) long après consonne non palatale, et celui de *e* long primitif après consonne palatale (*řici*, etc.), lequel est certainement de date plus ancienne; *e* long dans cette position s'est identifié à *ě* long primitif (transcrit ordinairement par *ie*); *e* long primitif est aussi, assez souvent, écrit également avec *ě* long primitif même dans les manuscrits dits à iotation rigoureuse, par exemple *ďrievo*, *střiebro*, etc., cf. Gebauer, Über die weichen e-Silben im Altböhmischen, Sitzungsberichte Wien, Akad. 1878, pp. 11 sqq., Hist. mluvn. I, 144 sqq.) et c'est des deux voyelles qu'est sorti sûrement en même temps, plus tard, *i* long, apparemment vers le milieu du XIV^{ème} siècle, cf. Gebauer, Histor. mluvn. I, 190 sqq.

¹⁵⁾ GEBAUER dans sa Hist. mluvn. I, 213 (et à sa suite Kašík l. c.) cite même un cas, isolé, de diphtongaison après *š*: *šejd*, *šejdřství*, tch. mod. *šejdř*. Mais il est clair que *i* est devenu ouvert après *š*, *ž*, *ř*, *j*, *č* à une époque plus tardive (dès le XV^{ème} siècle, cf. Dolanský, dans le Čas. čes. Mus. 1899, 366 sqq., et Gebauer, Hist. mluvn. I, 215), et le cas de pareille prétendue diphtongaison est (dans les dialectes tchèques) tout à fait isolé — (lorsqu'on constate des cas analogues, dans les dialectes de l'est de la Bohême, dans des désinences comme *dušej* — Instr. Sing. —, ce sont des

tchèque du centre, des deux *i*, ouvert et fermé. Y a également pénétré le changement de *l* dure en *l* moyenne, commencé dès les environs de 1400, ainsi que le changement de la fausse diphtongue *aj* en *ej*, changement commencé au XV^{ème} siècle.¹⁶⁾

On voit que n'a pas pénétré dans la langue littéraire tchèque la divergence qui a détruit la corrélation de phonèmes différents uniquement par la quantité (*y/ý*; *e/ě*); mais qu'y ont pénétré la convergence de phonèmes¹⁷⁾ qui a simplifié le système phonologique en faisant fusionner *l* moyenne et *l* dure en une *l* unique (moyenne) ainsi que les différentes voyelles *i*, et enfin l'évolution qui a changé la nature phonique d'un phonème tout entier (*aj* devenu *ej*).¹⁸⁾

Lorsqu'on recherche les causes de cette différence, on s'aperçoit que la langue littéraire tchèque a été atteinte par les changements qui n'entraînent pas de conséquences dans l'écriture: de même que l'on écrit encore actuellement en tchèque le phonème unique *i* avec deux lettres, de même on écrit *l* unique longtemps aux XVI et XVII^{èmes} siècles avec une double *l* (*l* et *l*); il en est encore ainsi dans la Grammaire de Pelcl (Grundesätze der böhmischen Grammatik 1795, p. 3). N'ont pas pénétré au contraire dans la langue littéraire tchèque les changements qui auraient entraîné des modifications de l'écriture.

Même sans se rallier à l'opinion extrême de BOGOL'UBOV, qui veut, pour la langue littéraire, substituer à la caractérisation de l'aspect phonique une caractérisation de l'aspect « visuel », qui rejette la phonétique et la remplace par la graphie (et la rythmique),¹⁹⁾ on ne saurait nier l'importance de l'aspect visuel à côté de l'aspect acoustique dans une langue littéraire. Par exemple, du fait que le tchèque littéraire n'a pas admis le changement de *ý* en *ej*, mais a admis la fusion de *y* — *i*, il y a eu augmentation du nombre des synonymes, alors que ce nombre

formes clairement faites par analogie d'après *ulicej* et autres). Dans le mot *šejd*, etc. on peut apparemment voir une contamination de tch. *šiditi* (comp. slovaque *šudil*, bas-sorabe *šuziš*) avec le moyen-haut-alem. *schiēde*- et *scheid*-(*scheider*, *scheideman* et *schid(e)man* « arbitre », *schit*, *scheidspruch* et *schidspruch* « sentence judiciaire »), avec une ironie culturelle curieuse, mais assez compréhensible; la même origine rend compte aussi de pol. *szyderz*, *szyderstwo*, *szydzić* avec *y* au lieu de *-u*.

¹⁶⁾ Cf. KAŠÍK dans les Listy Filologické 41, 1914, 215.

¹⁷⁾ Les termes de *divergence* et de *convergence* sont employés dans le sens que leur donne Baudouin de Courtenay.

¹⁸⁾ On peut supposer que ces changements ont pénétré dans la langue littéraire sans beaucoup de retard; est seule difficile à déterminer l'époque de la perte de *l* dans la langue littéraire: du temps de Nudožerský (1603), elle ne se prononçait évidemment déjà plus (cf. 8^a Ex his liquidis Slavi ř, Bohemi majori ex parte *l* non habent, ut illi *r* durum ubique sonant, ita isti *l* molle. Haec itaque observatio pro utrisque non inutilis erit).

¹⁹⁾ Dans la conférence déjà citée ici, n. 5.

a diminué dans la langue populaire (littér.: *bíti* — *býti*, pop.: *bít* — *bejt*; litt.: *bílý* — *bílí* — *býlí*, pop.: *bílej* — *bílí* — *bejlí*); si cette destruction reste sans provoquer dans la langue une reconstruction,²⁰⁾ cela tient apparemment à l'image visuelle différenciatrice.

Je ne veux pas simplement dire que ce soit uniquement l'influence de l'orthographe qui a maintenu (ou restitué) dans la langue littéraire *ý* et *é*, ainsi que le prétend FRINTA²¹⁾ en signalant l'influence de l'écriture sur la langue tchèque; s'il n'y avait en jeu qu'une simple influence de l'orthographe, on ne s'expliquerait pas pourquoi l'on ne distingue pas non plus dans la prononciation *y* et *i* d'après l'écriture, ni pourquoi a échoué la tentative faite par Pelcl au début de la renaissance pour maintenir la différence entre *l* et *ḷ*. Je souligne la distinction des deux types de changements (divergence et convergence) par rapport à l'écriture; elle s'est produite dans l'ancienne langue littéraire bien avant l'époque de la renaissance nationale tchèque (fin du XVIII^e et début du XIX^e siècles). L'époque de la renaissance tchèque n'a fait en cette matière que reprendre la tradition assez ancienne de la langue littéraire; elle a pu facilement restituer la prononciation *ý* (exactement *i*) au lieu de *ej* et celle de *é* au lieu de *i* (*ý*), parce qu'il s'agissait de sons existant dans le répertoire de la langue de la plupart des dialectes; elle aurait pu malaisément restituer aussi l'ancienne différence entre *i/y*, qu'elle institua dans l'orthographe, non plus que *ḷ* dure, qu'elle essaya au début de conserver dans l'écriture, parce que dans ces cas il s'agissait de sons inconnus de la majeure partie des dialectes et surtout au parler courant au centre.²²⁾

Or, le caractère du système phonologique d'une langue littéraire est justement parfois dirigé par la tendance à l'expansion, c.-à-d. par le fait que ce qui se répand, ce sont les éléments phonétiques et phonologiques les plus aisément acceptables pour tous ceux qui ont à parler la langue littéraire; c'est ainsi que LEHR-SPLAWIŃSKI a expliqué très à propos la disparition des voyelles *ǎ*, *ě*, *ó* («pochylone», par ex. *pǎn*, *kobiěta*,

²⁰⁾ L. A. BULACHOVSKIJ, qui a le premier, je crois, montré les conséquences de l'homonymie dans les langues slaves (dans la Revue des Études Slaves VIII, 1928, 68 sqq., et Russkaja reč III, 1928, 47 sqq.), considère le tchèque comme très tolérant pour les homonymes, ce que je ne puis approuver.

²¹⁾ A. FRINTA, O vlivu písma na výslovnost našeho jazyka, dans le Slovanský sborník věnovaný prof. Fr. Pastrnkovi (Mélanges Pastrnek) 1928, 113 sqq.

²²⁾ D'après MEILLET une langue littéraire n'a pas en général d'éléments phonétiques inconnus à la langue courante correspondante (cf. son œuvre cité ici, n. 12).

gród) dans le polonais littéraire par l'influence du polonais adapté, dans les parties orientales de la Pologne, à la prononciation des non-polonais;²³⁾ la même raison aidera sans doute, dans le serbo-croate littéraire, l'ékavisme à triompher de l'jékavisme.²⁴⁾ — C'est par une expansion analogue que l'on peut, parmi les traits mentionnés du tchèque littéraire, expliquer aussi la perte ancienne de *l* dure et la disparition de la différence entre les voyelles *i* et *y*, mais toutefois dans le langage parlé de Prague, d'où ces pertes ont pénétré dans la langue littéraire; la prononciation pragoise négligeant *l* dure et *y*, condamnée par JEAN HUSS,²⁵⁾ doit être du tchèque adapté aux colons non-tchèques.²⁶⁾

II.

De même, il y a dans la structure grammaticale du tchèque littéraire des différences d'avec la langue populaire que l'on peut expliquer comme des conséquences de l'intellectualisation du langage et de la tendance visant à donner à l'expression linguistique un caractère objectif et complet ainsi qu'à la composer en ensembles ordonnés.

1. Une différence caractéristique existe dans la déclinaison entre la langue littéraire et la langue populaire et consiste en ce que la première n'a pas remédié à une notable destruction de la déclinaison causée par l'homonymie des formes résultant de changements phonétiques et autres, alors que dans la seconde les formes à plusieurs sens (par ex. *domy* = nom., acc. et instr. plur.; *zdi* = gén., dat. et loc. sing.; *stavení* = nom., acc., gén., dat., loc. sing. et nom., gén., acc. plur.),²⁷⁾ qui se

²³⁾ Cf. A. BRÜCKNER et TAD. LEHR-SPLAWIŃSKI, Zarys dziejów literatur i języków literackich słowiańskich 1929, 193; de même, selon l'opinion de Troubetzkoy, le système du hongrois s'est adapté aux voisins slaves (par ex. l'accent passé de la dernière syllabe sur la première). — En polonais littéraire les voyelles *a*, *e*, *u* (écrit *ó*) normales correspondent aux dites voyelles, par ex. *pan*, *kobieta*, *gród*.

²⁴⁾ A certains *e* (brefs ou longs, l'ancien *ě*) de la prononciation ékavienne répond *je* ou *ije* (*je* correspondant à *e* bref, *ije* à *e* long) dans la prononciation jékavienne, par ex. *mleko*, *mlekar* — *mljeko*, *mljekar*.

²⁵⁾ Cf. HUSS, Výklad viery, desatera Božieho prikázanie a modlitby Páně, chap. 40 (édition Erben I, 133 sqq.).

²⁶⁾ FLAJŠHANS, dans l'ouvrage intitulé *Náš jazyk mateřský*, 1924, p. 173, explique la réduction de «*l* multiple et de *i/y*» par l'influence de la colonisation allemande et du latin médiéval, mais sans précision et sans clarté au point de vue méthode: il ne s'agit pas ici d'une action directe de l'allemand (ou du latin) sur le tchèque, pareille action serait inintelligible, mais de l'influence des colons allemands tchéquisés.

²⁷⁾ Dans ses articles sur les homonymes des langues slaves (cf. ici, n. 20), BULACHOVSKIJ signale ce trait, fort répandu, de la déclinaison slave et donne à ces formes homonymes le nom d'*homomorphèmes* (Russkaja reč III, 1928, 49).

sont produites, — sans constituer toutefois en tchèque une perte de la déclinaison synthétique, — ont été, au moins en partie, redifférenciées à l'aide de nouvelles désinences, où la tendance à la cohésion d'après le cas et le genre a pris entièrement le dessus sur l'ancienne cohésion d'après le type thématique (par ex. instr. plur. *domama*, gén. sing. *pece*, gén. sing. *zelího*, dat. sing. *zelímu* d'une part et d'autre part nom. plur. *staveňa*, gén. plur. *staveň*, etc.).

Le maintien, dans la langue littéraire, des anciens types sans perte du caractère synthétique de la déclinaison, est rendu possible par la complexité des phrases des manifestations linguistiques, où la valeur syntaxique des formes à plusieurs sens demeure claire, et ce d'autant plus que dans les modes habituels de manifestation linguistique de la langue littéraire (textes écrits ou monologues), il y a beaucoup plus de possibilités d'analyse de la manifestation que dans le dialogue destiné à être compris instantanément.

Qu'il est insuffisant de rendre compte de ce maintien de la déclinaison par la langue écrite à l'aide uniquement de la tendance archaisante de la langue littéraire, c'est ce que montre la déclinaison des masculins du type *Jirí*, *krejčí*, où la langue littéraire n'a pas conservé la forme homonyme *Jirí* et a elle-même admis de bonne heure les innovations comme *Jirího*, *Jirímu*, *Jirím*;²⁸⁾ il y avait un besoin plus pressant de différencier un datif sans préposition fréquent (dativus personae) et, au sing., l'accusatif du nominatif, que ce n'était le cas par ex. pour le type des neutres (*stavení*), où les difficultés inhérentes aux formes homonymes sont moindres: le datif est le plus souvent un cas avec préposition, le nominatif identique à l'accusatif répond, d'une manière générale, au type de déclinaison des neutres (cf. aussi à ce propos les formes *svatého Jirí*, *svatému Jirí*, *o svatém Jirí*, dans lesquelles la forme *Jirí* demeure claire).

2. La tendance aux phrases-jugements, — parallèle à la tendance aux mots-concepts, — entraîne dans les langues littéraires, et principalement dans les langues écrites, la prédominance de la phrase à deux parties normalisée et clairement divisée au point de vue formel en sujet et prédicat.²⁹⁾

La division du contenu de la phrase en base en somme connue (thème) et en nouvelle énoncia-

²⁸⁾ Cf. GEBAUER, *Histor. mluvny*. III, 1, 132 sqq.

²⁹⁾ C'est pourquoi, aussi longtemps qu'en linguistique on a analysé surtout la langue littéraire, les autres phrases étaient considérées comme incomplètes, comme des équivalents de phrases, etc.; les études récentes, — et, chez nous, surtout ZUBATÝ, — ont montré que, précisément, ces phrases « non normales » constituent et ont constitué une part considérable des manifestations linguistiques, bien entendu dans le langage parlé, notamment dans le dialogue.

tion ajoutée au thème (en ce qu'on appelle *sujet et prédicat logiques*) ne recouvre pas nécessairement en tchèque, et en général dans les langues slaves, la division grammaticale de la phrase en sujet et en prédicat, parce que la première division s'opère à l'aide de moyens différents (ordre des mots non mécanisé); aussi le tchèque, et en général les langues slaves, n'ont-elles pas besoin pour l'exprimer du passif,³⁰⁾ dont usent d'autres langues pour exprimer ladite division par la division grammaticale elle-même de la phrase, c.-à-d. pour mettre les deux en accord (par ex. l'anglais, le français).³¹⁾

Or, on constate que dans le tchèque littéraire (et de même dans les autres langues slaves), le passif est plus fréquent que dans le langage populaire, et que c'est seulement au cours de l'évolution historique de la langue littéraire, et ce assez tardivement (en tchèque aux XV—XVI^{èmes} siècles), qu'il se crée un système morphologique de passif du type *je chválen* (laudatur), limité jusqu'ici à la langue littéraire. Cette formation verbale est sortie du type plus ancien, et resté populaire, « *je zavřenej* », dans lequel le participe, exactement l'adjectif verbal, joue le rôle de prédicat nominal (*jest súzen* signifiait chez HUSS et même encore plus tard, « *je odsouzený* »); en slave d'église s'est développé de la même façon un système verbal passif du type *chvalimъ jestъ*.³²⁾

La raison en peut être cherchée justement dans la tendance intellectualisante qui se traduit par des efforts pour mettre la division en thème et en énonciation (égalant, dans le jugement,

³⁰⁾ Cette fonction du passif (limitée aux langues littéraires, surtout écrites), qui apparaît comme un doublet de l'actif: sujet (agens) + verbe + complément (patiens) et sujet (patiens) + verbe + complément (agens), c'est K. F. SUDĚN qui l'a formulée avec le plus de précision dans son ouvrage intitulé *The predicational categories in English* (Upsala Univers. Årskrift 1916), p. 31; elle est souvent tenue pour la fonction essentielle et unique du passif, comp. Ovs'aniko-Kulikovskij, *Sintaksis russkago jazyka*, pp. 125 sqq. Mais il faut distinguer de cette fonction la fonction ordinaire du passif dans les langues slaves: le passif est un moyen d'exprimer l'action sans agent exprimé — cf. mes *Genera verbi v slovanských jazycích I*, 1928, pp. 15 sqq. —, laquelle fonction est, d'une manière générale, la fonction ordinaire du passif dans les anciennes langues indo-européennes (cf. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale* 1921, pp. 195 sqq.: « le vrai rôle du passif est d'exprimer le procès là où l'agent n'est pas considéré »).

³¹⁾ Cf. V. MATHESIUS, *Několik poznámek o funkci podmětu v moderní angličtině*, dans le *Časopis pro moderní filologii X*, 1924, pp. 244 sqq., ainsi que sa conférence intitulée *Funkční mluvny, její podstata, rozsah a význam*, faite au I^{er} Congrès des professeurs tchécoslovaques de philosophie, de lettres, de grammaire et d'histoire à Prague 1929, et publiée dans le *Shorník přednášek pronesených na I. sjezdu čl. profesorů filosofů, filologů a historiků* 1929.

³²⁾ Cf. mes *Genera verbi v slovanských jazycích I* (2^e partie), § 214, § 236 et pour le slave d'église *chvalimъ jestъ*, § 233.

sujet-prédicat) en accord formel avec la forme grammaticale de la phrase, avec sa division en sujet et prédicat, ce pour quoi il fallait le verbe passif effectivement (même l'agent étant exprimé); cette tendance a certainement été influencée à son tour par le latin littéraire, dont le passif fréquent joue précisément ce rôle.

Dans le fait qu'ensuite la langue littéraire ne s'est pas contentée du verbe réfléchi dans ce rôle de passif, qu'il avait assumé dans les phases plus anciennes,³³⁾ on peut voir une tendance à spécialiser et doter d'un sens unique les moyens d'expression linguistique.

3. La structure des phrases est plus fermée et plus complexe dans une langue littéraire que dans une langue courante et populaire.

a) Le type de groupements comme *Praha, v té jsem už dlouho nebyl*; — *peníze, těch já mám dost*, avec une fraction de phrase dite indépendante, qui est au fond une phrase nominale autonome, type assez primitif et ancien, mais toujours vivant dans le langage populaire,³⁴⁾ est rare dans la langue littéraire tchèque. A ce type appartiennent, comme l'indique TRÁVNÍČEK dans *Slavia* (VII, p. 817 sqq.), les tournures à participe absolu, par ex. en vieux-tchèque *Bystřinu ... opatřiv tanulo mu na mysli* (Pass. 330) ou bien encore aujourd'hui dans les dialectes *to ti přende buda na větre* (han.). Dans l'ancienne langue littéraire tchèque, ce genre de participes s'employait souvent aux siècles XV^{ème} et suivants,³⁵⁾ cf. par ex. chez KOMENSKÝ dans le Labyrinthe *tyto věci slyše já, každý soudit muž, jak mi k mysli bylo* (cap. XXX, 3), mais la nouvelle norme de la langue littéraire les a complètement rejetés, en particulier DOBROVSKÝ³⁶⁾, et les a balayés de la langue litté-

³³⁾ Dans les traductions des évangiles en vieux-slave, le passif grec est encore traduit le plus souvent des verbes réfléchis, par ex. Marc V, 4: *prětrzaachō se otz nego oža železna i ppta sčkrusaachō se* (δισπάσθαι ὑπ'αυτοῦ τὰς ἀλυστὰς καὶ τὰς πέντας συντετριφθῆναι), de même en vieux-tchèque on trouve le verbe réfléchi dans le rôle de passif avec agent exprimé là où le tchèque moderne ne l'emploie pas, par ex. dans le fragment de Bible du XIV^e siècle, Gen. 39, 3 *muž velmi dobře znáše, že jest hospodin s ním a všecky věci, kteréž činil, že se od něho spravují v ruce jeho* (Věst. Čes. Akademie 11, 314 — qui optime noverat Dominum esse cum eo et omnia, quae gereret, ab eo dirigi in manu illius).

³⁴⁾ Cf. TRÁVNÍČEK, *Samostatné části věty v češtině*, *Slavia* VII, 1929, p. 808 sqq.

³⁵⁾ Cf. GEBAUER, *Histor. mluvnice* (Skladba, éditée par Trávníček 1929), pp. 603 sqq., 615 et 628, V. ZIKMUND, *Skladba jazyka českého*, pp. 676 sqq., souvent par ex. chez KOMENSKÝ, cf. *Labyrinthe světa*, éd. par Bílý p. XXXII et l'étude d'Oberpfalcer, déjà citée ici (n. 8), p. 63; ROSA admet les participes absolus dans sa grammaire tchèque (*Grammatica linguae bohemicæ* 1672, p. 301).

³⁶⁾ Cf. son *Ausführliches Lehrgebäude der böhmischen Sprache* 1809, p. 344, et en termes plus nets encore dans la 2^e éd. 1819, p. 268.

raire: on n'emploie que des participes apposés au sujet de la proposition qui est le même que le sujet du participe, par ex. *nasnídavše se, vydaly se děti na cestu* (Němcová, *Babička* [1855], 243).

De même aussi ont été balayés de la langue littéraire les participes sans accord, nés dans la vieille langue, par ex. *ty věci dokonavše mluvil jest buoh* (Comest. 25b) — *když syna vidělu v chrámu sediece* (Hrad. 71a); ils avaient été rejetés par la théorie grammaticale dès l'époque de l'humanisme, apparemment sous l'influence du latin, ainsi déjà par ŠIMON HÁJEK en 1547, par BLAHOŠLAV dans sa « Grammatica česká (Grammaire du tchèque) en 1571, pp. 257 sqq.³⁷⁾

C'est une chose très caractéristique de la langue littéraire que la façon dont précisément l'évolution de l'emploi des participes dans le tchèque littéraire, comme formes lui étant exclusivement réservées, a succombé complètement à l'effort voulu de création d'un groupement ordonné, qui a été bâti théoriquement: les participes absolus et les participes sans accord ont été rejetés, puis les participes ont été entièrement subordonnés à la classification temporelle objective. Les participes présents des verbes parfaits ne sont admis que pour l'action antérieure se rapportant elle-même au futur (*vezma lože své, jdi do domu svého*), et on en rejette l'emploi pour l'action dans le passé qu'on pouvait rencontrer dans l'ancienne langue — et qui subsiste partiellement encore dans la langue littéraire —, par ex. dans la BIBLE KRALICKÁ Math. 12, 49: *vztáhna ruku svou ... řekl*³⁸⁾ cette limitation n'a été codifiée qu'à l'époque moderne, en particulier par Gebauer.³⁹⁾

b) D'une manière générale, le maintien des participes-attributs dans la langue tchèque, — ou plus exactement leur reconstruction, puisque leur emploi dans la langue littéraire moderne ne concorde pas avec le vieux-tchèque,⁴⁰⁾ et que leur forme n'a pas la continuité historique complète,⁴¹⁾ — indique un trait typique des langues littéraires

³⁷⁾ Cf. GEBAUER, *Histor. mluvnice* IV, pp. 601 sqq., 617 et 629.

³⁸⁾ Cf. exemples dans GEBAUER, *Histor. mluvnice* IV, p. 627; dans les *Listy filologické* 2, 1875, 132 et surtout, en grand nombre, tirés de la BIBLE KRALICKÁ, dans le *Časopis Čes. musea* 1870, 247 sqq., de KOMENSKÝ dans le *Labyrinthe světa*, éd. par Bílý, p. XXXIII et dans l'étude d'Oberpfalcer, déjà citée ici (n. 8), p. 62 sqq.

³⁹⁾ Dans le *Časopis Čes. Musea* 1870, p. 249 sqq. et dans les *Listy filologické* 2, 1875, 135 sqq.

⁴⁰⁾ TRÁVNÍČEK insiste sur ce point dans *Slavia* VII, 1929, 817.

⁴¹⁾ En vieux-tchèque, chez les théoriciens des siècles XVI^e et suivants commé dans les textes, par ex. dans la BIBLE KRALICKÁ, le partic. prés. a au fém. sg. les formes du type *jduc, majíc, trpěc(i)*, etc. — mais

écrites: *le goût des groupements nominaux* composés de substantifs et attributs. Pareils groupements non seulement aident à constituer un ensemble propositionnel fermé, assez complexe et d'un vaste contenu, exprimant à côté du fait principal, les circonstances concomitantes et secondaires, mais ils marquent aussi l'expression abstraite des actions concrètes transposées dans les catégories de substance et d'attribut et ainsi privées de la fonction narrative du verbe.⁴²⁾

Naturellement, il faut traiter le rôle des participes en tchèque moderne au point de vue de la langue contemporaine, sur la base du système grammatical contemporain et non d'après leur rapport avec les anciens participes protoslaves. De même l'expression des actions verbales devient abstraite — sur la base d'un système grammatical donné — si elle se différencie de l'expression normale des actions concrètes.

C'est au fond la même tendance qui a abouti à l'emploi fréquent des substantifs verbaux du type *vidění*, cf. ci-dessus p. 109,⁴³⁾ et cette tendance apparaît encore saillante dans l'emploi fréquent des participes adjectivisés en *-cí* (*znějící*)⁴⁴⁾ et des participes adjectivisés, récemment introduits dans la langue littéraire, du type *byvší* sur le modèle du russe.⁴⁵⁾

Ces groupements nominaux sont représentés plus abondamment qu'en tchèque *en slave d'église* et *en russe littéraire*, sous l'influence claire du grec littéraire.

c) La tendance à combiner des propositions complexes est un trait caractéristique bien connu

aussi les formes du type *jdouc, majíc, trpíc* —, cf. Gebauer, *Histor. mluvnice III*, 2, 87 sqq., *Nudožerský* 56 sqq., *Rosa* 134 sqq., *Vondrák, Vývoj součas. spis. jazyka českého*, 19 sqq.; dans la langue littéraire moderne, grâce surtout à Dobrovský, n'existent que les seules formes *jdouc, majíc, trpíc*.

⁴²⁾ Cf. l'étude de VINOKUR, déjà citée ici n. 10, p. 87 sqq.

⁴³⁾ En français les abstraits correspondant à des verbes ont souvent une forme latine, née donc clairement dans la langue littéraire, par ex. *réception* à *recevoir*, F. MEILLET dans l'ouvrage cité ici, n. 12, p. 90; en russe ils ont souvent la forme du slave d'église (-ание, -ение).

⁴⁴⁾ Il faut ranger ici aussi les adjectifs du vieux-tchèque en *-úci* (-ující, -ějící), qui apparaissent, dès le début, dans les traductions du psautier et autres textes bibliques, par ex. *člověk neslyšící* dans le Ps. klem. 37, 15 (non audiens), *světlost hořícíe a světějícíe* dans l'Évang. de Vienne, Jean 5, 35 (lucerna ardens et lucens), cf. GEBAUER dans les *Listy filologické* 14, 367 sqq. et *Histor. mluvnice III*, 2, 89 sqq.

⁴⁵⁾ Ils n'ont été introduits en tchèque qu'au début du XIX^{ème} siècle, sans doute par JUNGSMANN ou par son école, cf. *Vondrák, Vývoj součas. spis. jazyka čes.*, 1926, 49.

des langues littéraires, et principalement des langues écrites:⁴⁶⁾ celles-ci, à la différence de la langue courante et populaire, qui se contente d'ordinaire de phrases construites simplement, et se suivant librement et lâchement, préfèrent les groupes de propositions fermés et complexes, dont le lien reçoit une expression formelle dans des *conjonctions les plus différenciées possibles*, et dans l'élaboration d'une *hiérarchie des liaisons de subordination*.

Cf. par ex. langue popul.: *jak to slyšeli, na vojnu, otec-se začal klepat', matka toť-se ví ta plakala teprva, a tag že mu to pustí, dyž nechťel jinou pískat'* (Kubín, Lid. pov. v Podkrk. záp. 431);

popul.: *neboj se, já tě nepustím*; — littér.: *neboj se, nebo s tebou já jsem a požehnám tobě* (BIBLE KRALICKÁ, Gen. 26, 24);

popul.: *už abys šel, sic zmeškáš, vlak nečeká* — littér.: HAVLÍČEK: *Byl by již čas, aby nám to naše vlastenčení ráčilo konečně z úst vjeti do rukou a těla, abychom totiž více z lásky pro svůj národ jednali, než o té lásce mluvili: neboť pro samé povzbuzování a vlastenčení zapomínáme na vzdělávání národu* (Critique du « Poslední Čech » du Tyl dans la revue « Česká včela » en 1845).

Ces groupes complexes de propositions permettent de se rendre bien compte comment la langue littéraire distingue les moyens d'expressions en tendant à les spécialiser davantage que ne le fait la langue populaire: par ex. pour les phrases subordonnées causales, si importantes pour la pensée logique et, partant, très travaillées précisément dans les langues littéraires évoluées, le tchèque littéraire peut employer les conjonctions plus précises *poněvadž, protože* là où la langue courante et populaire se contente de la conjonction à sens multiples *že, když* (pronon. *dyš/ž*).

Cf. par ex. langue popul.: *že byla jedínká* (la fille) *tak ji d'ál pomýšlení* (Kubín, Lid. pov. z Podkrk. záp., p. 5). — *Ale tu nodz byl náramnej mráz, a ten otec venku do rána zmrz, dyš* (au sens causal) *ho do stavení pustit' nechťel. Ná dyž zmrz* (au sens temporel), *ten syn hned ncujeděl co, tag ho zakopal do hnoje* (ib., p. 431);

langue littér.: PALACKÝ: *A poněvadž každý skutek dějinný záleží na zápasu, tudíž na sporu dvou stran, do kterého vždy vášně lidské všelijak se vplétají: věčnými zákony práva i spravedlivosti vyhledává se, aby svědectví obojí strany vyslycháno a nepředsudně uvažováno bylo. Kde toho nelze, protože ho s jedné strany snad se nedostává, tam šetřiti sluší při uvažování jedno-*

⁴⁶⁾ C'est MEILLET qui traite la structure des phrases propres aux langues littéraires dans son ouvrage déjà cité ici, n. 12.

stranných zpráv tím opatrnější kritiky (Dějiny národu českého I, 1, introduction, en 1848);

MASARYK: *A protože dnes občané pravidlem jsou členem nějaké strany, uplatňuje se v parlamentarismu stranictví, ztotožňuje se zájem celku s výlučným zájmem stran a tudíž několika osob, někdy osoby jedné* (Světová revoluce 1925, 543).

4. En dernier lieu, un bel exemple de l'objectivation de la manifestation linguistique dans une langue littéraire est, en tchèque, le degré d'emploi, dans la langue populaire et dans la langue littéraire, du verbe avec le datif enclitique du pronom réfléchi *si* (*zpíval si písničku*), par où s'exprime une attitude subjective, affective et émotionnelle, du sujet vis-à-vis du prédicat verbal (forme affective). Ce moyen d'expression est très fréquent dans le langage populaire, mais beaucoup plus rare dans le langage littéraire, où il disparaît d'autant plus qu'y prédomine davantage le caractère intellectuel; c'est pourquoi il a si peu pénétré dans les anciens textes.⁴⁷⁾

On peut donc constater que la fonction de la langue littéraire exerce son action aussi sur la structure grammaticale de celle-ci: on y trouve des différences fonctionnelles analogues à celles du lexique. A la différence de la langue populaire, la structure de la langue littéraire est plus riche de plusieurs moyens d'expression, surtout pour la constitution de groupements complexes et ordonnés, ses moyens d'expression sont plus précis, plus souvent à rôle unique et d'une différenciation plus spécialisée, mais en revanche elle est limitée quant aux moyens d'expression affectifs: ces traits caractéristiques de la structure grammaticale de la langue littéraire peuvent aisément s'expliquer par la tendance aux phrases-jugements, à l'expression de démarches de la pensée et de formulations cohérentes et complexes, à une manifestation linguistique abstraite et objectivée, à la constitution d'une manifestation complète et fermée et enfin, — en même temps aussi — par la tendance à s'égaliser par les moyens d'expression à une langue littéraire évoluée, celle qui, dans le domaine et à l'époque en cause, est l'intermédiaire entre la culture universelle (par ex. le latin au moyen-âge)



⁴⁷⁾ Cf. mes *Genera verbi v slovanských jazycích* I, 1928, pp. 18 sqq., 102.

RAPPORTS DE LA LIGNE PHONIQUE AVEC L'ORDRE DES MOTS DANS LES VERS TCHÈQUES

PAR JAN MUKAŘOVSKÝ.

Le son du vers est un tout extrêmement complexe, et les éléments composants en sont fondus en une union si étroite qu'il est malaisé de les distinguer l'un de l'autre par l'analyse scientifique, et qu'il n'est même pas facile d'en faire un relevé exact et complet.¹⁾ Néanmoins, il n'est pas difficile de distinguer dans le tout en question deux groupes d'éléments ayant entre eux une frontière assez précise: ce sont d'une part les qualités phoniques conditionnées par l'articulation particulière qui distingue les phonèmes les uns des autres, et c'est d'autre part l'ensemble des éléments qui se fondent sensiblement l'un dans l'autre, et dont les parties composantes principales (mais non uniques) sont: la ligne expiratoire d'intensité (accroissement et diminution de l'intensité expiratoire, sommets expiratoires, pauses), la ligne d'intonation [élévation et abaissement du ton (hauteur) de la voix] et le mode de liaison des syllabes dans la prononciation (lié, non lié). C'est cet ensemble, que nous désignons du terme collectif de **ligne phonique**, qui est l'objet de notre étude dans le présent travail. Toutefois, c'est une question de savoir si l'on peut prendre comme objet d'une étude partant des textes des poètes et non de la récitation vivante, des éléments phoniques qui ne sont pas traduits graphiquement dans ces textes et qui semblent être en conséquence entièrement à la discrétion du diseur. Il y a lieu de répondre à cette question, et nous y consacrerons quelques mots avant d'aborder l'objet même de notre étude.

Le plus frappant des éléments composants de l'ensemble acoustique dont nous parlons est l'intonation, et c'est pourquoi Sievers, qui a commencé le premier à étudier ce groupe d'éléments phoniques, a pris comme point de départ, dans son étude, l'intonation (« mélodie »).²⁾ Mais le risque de ce point de départ apparut bientôt: dans sa réalisation concrète au cours de la récitation (lecture à haute voix) des vers, l'intonation est à ce point libre et non prédéterminée par le texte, que des critiques, A. Heusler³⁾ notamment, eurent toute facilité de démontrer que

¹⁾ Cf. par ex. le chapitre intitulé *Die Faktoren des Akzents* dans la *Deutsche Verslehre* de S a r a n (München 1907, pp. 93 sqq.).

²⁾ *Über Sprachmelodisches in der deutschen Dichtung*. (E. Sievers, Rhythmisch-melodische Studien, Heidelberg 1912, pp. 56 sqq.).

³⁾ A. Heusler: *E. Sievers und die Sprachmelodie*. (*Deutsche Literaturzeitung* Année 33, fasc. 24); cf. l'étude de Z i c h, intitulée „O typech básnických" (Les types poétiques), dans Č. M. F., aussi en tirage à part